L'analyse de la modalité dans les premières grammaires françaises du XVI^e siècle

Jean-Claude Chevalier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/166>

DOI : 10.4000/ml.166

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 9-17

Référence électronique

Jean-Claude Chevalier, « L'analyse de la modalité dans les premières grammaires françaises du XVI^e siècle », *Modèles linguistiques* [En ligne], 63 | 2011, mis en ligne le 28 décembre 2012, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/166> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.166>

L'analyse de la modalité dans les premières grammaires françaises du XVI^e siècle

Jean-Claude Chevalier

Les deux premières grammaires du français sortent à peu près en même temps. Elles s'inspirent de sources proches : la tradition latine, celle de Priscien et Donat qui a traversé tout le Moyen-Âge ; aussi la Renaissance italienne (Lorenzo Valla, Alde Manuce, Niccolo Perotti) et espagnole (Nebrija), des humanistes italiens, latinisants, mais aussi hellénisants comme Théodore Gaza que cite Palsgrave pour justifier le plan de son ouvrage (les formes — les discours). Mais elles répondent à des besoins précis et sont construites selon des modes et finalités très différents. Palsgrave est un humaniste érudit qui a fréquenté les grandes universités comme Paris et Louvain, mais c'est surtout un homme de cour, précepteur des enfants royaux anglais ; son matériel est emprunté aux prosateurs et poètes, contemporains ou réédités, qui font le succès des imprimeurs de l'époque et la joie des lecteurs cultivés ; il cherche à être à la fois savant et séduisant. Le stock de mille exemplaires qu'il a fait tirer par l'éditeur Pynson est resté longtemps à peu près intact ; car son public était limité à l'aristocratie anglaise ; les rares exemplaires du livre, imprimés en écriture gothique, ont été redécouverts au 19^e siècle (ainsi, l'exemplaire de la Mazarine). Jacques Dubois dit Sylvius est un savant humaniste, maître de médecine à Paris qui vise à permettre l'accès des maîtres et étudiants à la science latine et grecque, à établir des passerelles. Il s'écrie une fois : « Mais ne suis-je pas en train d'écrire une grammaire latine ? ». La grammaire de Palsgrave est rédigée en anglais (le titre « Les clarcissement » a pu faire illusion), celle de Dubois en latin ; elle sera utilisée par les savants ou étudiants de l'époque, les médecins en particulier ; et diffusée comme telle dans le grand mouvement de translation en langues indigènes tel que l'a décrit F. Brunot dans son HLF, tome 2.

La grammaire de Sylvius a un antécédent auquel il peut se référer : la *Grammatica castellana* d'Antonio de Nebrija , éditée quelques années plus tôt (1492) et qui vient d'être rééditée (1516, 1527) ; premier exemplaire d'une grammaire détaillée d'une langue moderne destinée à l'un des grands pays de la Renaissance occidentale. Le mode d'exposition respecte une suite de subdivisions selon le mode aristotélicien :

Les accidents du verbe sont au nombre de huit : espèce, figure, genre, mode, temps, nombre, personne, conjugaison (trad. Marie-France Delpont).

Accidents qu'il étudie successivement. On retiendra ici le mode : le classement est sémantique selon l'appellation médiévale de « modi significandi », comme le marquent les désignations :

Le mode dans le verbe que Quintilien appelle qualité est ce par quoi se distinguent certaines manières de signifié (ou signifier ?) dans le verbe. Ils sont au nombre de cinq : indicatif, impératif, optatif, subjonctif, infinitif. Le mode indicatif est celui par lequel nous démontrons ce qui se fait, parce que « indicare » en latin, c'est *Démontrer* ; comme lorsque nous disons *io amo a Dios*. Le mode impératif est celui par lequel nous mandons quelque chose, parce que « imperare », c'est *mander* ; comme *O, Antonio ! ama a Dios*. Le mode optatif est celui par lequel nous désirons quelque chose, parce que 'optare', c'est *désirer*, comme *O si amases a Dios !* Le mode subjonctif est celui par lequel nous joignons un verbe à un autre, parce que 'subjungere' c'est *joindre* ; comme lorsque nous disons *Si tu amasses a Dios, El te amaria*. Le mode infinitif est celui qui n'a ni nombres ni personnes, et il a besoin d'un autre verbe pour le déterminer, parce que l'infinitif est indéterminé ; comme lorsque nous disons *Quiero amar a Dios* (trad. Delpont).

Définition sémantique qui croise pourtant critères sémantiques, syntaxiques et morphologiques, selon le mode ancien. Facilité qui créera bien des difficultés. La définition de l'indicatif renvoie au contenu du procès comme l'impératif dans une mise en scène pragmatique. De même pour l'optatif, par un emprunt à une catégorie grecque (qui répondait chez les Grecs à une différenciation morphologique). Le subjonctif répond à un critère syntaxique et l'infinitif a un critère morphologique.

Après l'espagnol, le français. Fin XV^e - début XVI^e, la médecine, en France, est en pleine expansion. Comme l'écrit Gilles Siouffi, elle est « la reine des sciences ». (*Mille ans de langue française*, 473 sv.). Dans la corporation des chirurgiens et barbiers, on ne parle que français et les médecins s'adressent à eux en français. Cette discipline est solidaire du droit où le français s'est là aussi répandu rapidement. On peut considérer qu'en 1530-1540 la chirurgie est

traîtée entièrement en français. La *Grammaire latino-française* de Sylvius est un instrument qui fonctionne dans les deux sens ; du latin au français et du français au latin. Le même mécanisme sera à l'œuvre plus tardivement dans les autres sciences.

Après avoir noté que le verbe a sept accidents (qualité, genre, nombre, figure, temps, personne, conjugaison), Sylvius s'attache en premier à la qualité, marquée dans les modes et les formes. La définition de la modalité, comme chez Nebrija, met en parallèle classements latins et français :

Les modes, c'est-à-dire *egkliseis* et certains changements montrant les mouvements divers de l'âme (correspondance donc entre les formes et la pensée) sont pour nous les mêmes que pour les Grecs et les Latins : *indicativus, imperativus, optativus, conjunctivus, infinitivus* : indicatif, impératif, optatif, conjunctif, infinitif (trad. Colette Demaizière).

Et par un jeu d'équivalences, traditionnel lui aussi depuis le Moyen Âge, le grammairien incorpore **curritur**, *on court* dans une catégorie modale dite impersonnel :

L'*impersonnel* que certains ajoutent n'est pas un mode, mais un verbe à qui le sort a donné des modes, mais qui est cependant privé de personnes précises et que nous rendons à l'aide d'*homo*, **hom** ou **l'hom** et un verbe conjugué comme *curritur*, *hom court* (*on court*) pour plusieurs hommes, pour *homines currunt*.

Même usage de la périphrase française pour intégrer tant bien que mal toutes sortes d'expressions du paradigme verbal en latin. Cette extension pèsera sur les grammaires postérieures qui ne sauront que faire de ces périphrases avec infinitif :

Les gérondifs et les supins, ou bien sont des modes (comme « il a semblé à quelques-uns ») ou bien des verbes : nous usons pour tous de périphrases, à l'aide de l'infinitif, à la façon des Grecs qui manquent des deux.

Et il poursuit :

Il faut excepter le cas du gérondif en *do*, que nous exprimons d'ordinaire tant à l'actif qu'au passif, alors qu'il est cité absolument par les Latins, comme *conficior amando*, **en aimand** et *in amando*, **en aimand** ou encore **de aimer** (à l'actif) ou **estand aimé** (au passif) ; *cecidit currendo*, **en courand**, seul. Mais lorsqu'il signifie un mouvement à partir d'un lieu, il est rendu par nous à l'aide de l'infinitif, comme *venio de amando*, **ge vien d'aimer**. Ainsi, par exemple, *est tempus amandi*, **d'aimer** ; *vado ad amandum* ou *amatum*, **ge vai aimer**, *non est dignus amatu*, c'est-à-dire *amari*, **d'estre aimé**. Quant au gérondif en *dum*, le cas du nominatif, de même qu'il exprime la nécessité chez les

Latins, de même chez nous, comme *moriendum est*, avec le sens de *oportet mori*, **il faut mourir** ; *timendum est*, **il est à craindre**.

Le latin offre ici un cadre morphologique à ces variables de la modalité que la grammaire française abandonnera pour des reclassements sémantiques décentrés quand elle privilégiera les relations de sens, à partir du XVII^e siècle surtout (voir mon article sur les auxiliaires dans *Langue française*, 135). La grammaire contemporaine, usant de démarches plus puissantes comme les procédures génératives, réintègrera ces tours dans le système verbal (voir les travaux de Richard Kayne, Hava Bat-Zeev).

Suivant les analyses de Nebrissensis, Niger, Alde Manuce, Sylvius distingue et inventorie les **formes** qui constituent les **modes** pour compléter et constituer la catégorie de base, l'accident dit **qualité**, regroupement dont Donat donne le modèle. Elles consistent en périphrases, marquant des variables du procès. Il énumère :

- les inchoatives marquées en latin par les affixes *so, sis* et en français par des périphrases : *viso*, **ge vai voir**, *visito*, **ge visite**.
- les désidératives, suffixées en latin par *-sco*, comme *nigresco*, *albesco*, rendues par des périphrases en français : **de jour en jour ou d'heure en heure ge sui fait ou ge devien de plus en plus malade, noir, blanc**, etc. De même les désidératifs en *-urio* (*esurio*, *parturio*, etc) trouvent leur expression en français dans des périphrases comme : **ge désire** ou **g'hai faim de menger, d'enfanter, de dormir**, etc.
- les **fréquentatives** marquées en latin par les suffixes : *to, so, xo, as* trouvent leurs correspondants en français dans des verbes comme **chanter, poulser, traicter, floter**, etc.

Système puissant donc qui incorpore dans un même accident, la « qualité », les différentes variables morphologiques et sémantiques du procès. L'apprentissage des structures de l' « ars » conditionne les réalisations de la parole et conduit à en définir — et redresser — les variables :

Tant sont corrompues par le peuple et confuses toutes les traces du parler français. Et cela parce que, à mon avis, ils ne savent pas qu'il existe un système (*ars*) de leur langue, ou, s'ils savent qu'il existe, cependant ils ignorent totalement quel il est. Et ce n'est pas étonnant ; en effet, pour autant que je sache, à ce jour, je n'ai rien vu d'écrit sur le caractère propre de la langue française ni je n'ai entendu dire que quiconque en ait vu (trad. Demaizière, 334).

L'effort des grammairiens suivants visera à alléger le dispositif en éliminant nombre de sous-classes ; de ce fait, elle en augmentera la puissance, mais en diminuera l'extension, renvoyant aux inventaires lexicaux les schémas de réalisation. Contrairement aux Anglais dont les grammairiens postérieurs (XVII^e s. et suivants) analyseront soigneusement très tôt les formes comme **do**, **shall**, **will**, etc., et articuleront les classes sémantiques comme le fera Robert Lees à l'époque moderne. Les grammairiens du français préféreront un tableau réduit, plus morphologique et plus mémorisable et en proposeront l'extension par des catégorisations particulières.

La rédaction de Palsgrave date de la même époque mais, on l'a dit, sous un angle et des finalités très différents. La grammaire humaniste de Sylvius, destinée à des savants, était rédigée en latin ; celle de Palsgrave, destinée à des mondains, est rédigée en anglais (sous un titre français). Et vise à une pédagogie plus avenante, plus érasmiennne, si on veut, exempte de la multiplication des catégories morphologiques. Palsgrave se contentera de noter les catégories de base :

Les verbes actifs personnels ont dix accidents : mode, temps, formation des temps prétérits, nombre, personne, conjugaison, formation, composition, l'ajout d'éléments syllabiques pour l'affirmation et la négation, et l'ordre dans les interrogations qui est différent du nôtre. (460)

Classement conjoignant le formel et le sémantique, à la recherche d'une qualité qui tend à devenir prédominante : la clarté. Sylvius multiplie les « signes » (au sens foucaldien) d'identification, Palsgrave ordonne les formes selon un plan simple. Tel celui du regroupement initial. Et détaille ainsi le premier accident :

Les verbes ont sept modes : le mode indicatif qu'ils utilisent pour dire ou montrer qu'une chose est faite, par exemple, **je parle** ; le mode subjonctif qu'ils utilisent avec un autre verbe en ajoutant le mot **que**, comme dans **uovlez uovs que ie parle** ; le mode potentiel, qu'ils utilisent pour exprimer la volonté ou la possibilité de faire quelque chose, comme **ie parleroye** ; le mode impératif, qu'ils utilisent pour ordonner de faire quelque chose, comme **parle** ; le mode optatif qu'ils utilisent pour souhaiter qu'une chose soit faite, comme **bien parle il** ; le mode conditionnel qu'ils utilisent quand ils expriment la condition sous laquelle une chose est faite, comme dans **si ie parle** ; et le mode infinitif, qu'ils utilisent là où, dans notre langue, nous utilisons un verbe précédé du mot *to*, comme **parler** (trad. Baddeley, 461).

Comme on le voit, classement en bonne partie sémantique (sans référence à la logique), mais renforcé par quelques marques morphologiques distinctives.

La variété des réalisations se retrouvera soit dans les textes proposés en exemple soit dans des inventaires lexicaux des structures et des constructions, des modèles de style qui occupent la moitié de *Lesclarcissement*. Différence de visée : Sylvius s'adresse à des savants épris d'un langage précis et véridique, Palsgrave à des mondains épris d'un langage élégant qui parle à l'imagination. Différence dans le découpage : pour Sylvius chaque mode répond à un ensemble de spécificités formelles, pour Palsgrave, les modes s'empruntent des formes les uns aux autres pour recouvrir la richesse de l'empan sémantique ; ainsi de l'impératif :

Le mode impératif a deux temps, qu'il emprunte aux autres modes mentionnés ci-dessus. Au temps présent, il emprunte ses formes aux mêmes temps des modes, indicatif et subjonctif, comme *parle*. Et au temps futur, il emprunte ses formes au temps présent du mode subjonctif, comme *que ie parle*.

Le mode optatif emprunte aussi ses deux temps au subjonctif : au présent comme **bien parle il**, et au temps indéfini, comme **bien parlast il**. Le mode conditionnel emprunte tous ses temps à l'indicatif, au subjonctif et au potentiel (à l'exception seulement du présent du subjonctif), et n'a en cette langue aucun temps qui lui soit propre ; ainsi, **sy ie parle, sy ie parloye, si ie parlay**, etc. (trad. Baddeley, 462).

Palsgrave s'étend plus largement sur le sujet au 3^e livre, corrigeant les incertitudes du sens par la distinction des formes. Des emprunts à un anglais tenu pour plus explicite permettent de renforcer les distinctions. Il faudrait citer tout le passage, pp.637-638. En voici du moins un extrait :

Quand les Français indiquent ou affirment qu'une action se fait, ils utilisent toujours l'un des temps du mode indicatif, comme **ie parle, ie parloye, iay parlé**, etc. Et quand ils joignent deux phrases ensemble avec la conjonction **que**, correspondant à *that* en anglais, le verbe qui vient dans la deuxième partie de la phrase, après **que** sera au mode subjonctif, comme dans **voulez vous que je le face, il me comanda que je le fisse**.

Quand nous utilisons l'un des modaux *wolde, shulde ou myght* devant un verbe, ils utilisent l'un des temps du mode potentiel, sauf s'il s'agit d'une phrase avec **que** au sens de *that*, car alors le verbe sera au subjonctif comme dans **Je parleroys avec le consail auant que ie auroys parle au roy** etc. etc.

Analyses suivies d'un long poème illustratif pris aux *Epîtres de Jason à Médée* que l'élève pourra apprendre par cœur. L'apprentissage empirique des meilleurs textes est censé mettre en place le système des modalités sans explicitation excessive. Le didactisme déborde l'analytique.

Meigret rejoint directement la tradition latine ne se référant ni à Sylvius, sans doute senti comme trop proche de la spécialisation scientifique et de ses démarches, ni de Palsgrave, ce pédagogue de la cour royale anglaise si largement inconnu des milieux français (même s'il tint sa place à Paris et à Louvain). Meigret rejoint plutôt directement la tradition latine humaniste.

Le (ou la) mode est une question de sens, référée aux modèles latins. L'indicatif, c'est ce qui se fait, fera ou a été fait. Selon la tradition, il énumère l'impératif et ses valeurs de futur. Suit l'optatif ou désidératif. Au temps présent, d'abord, de désinence *-roe* ; ou en *-asse / -isse / -usse* marquant le désir sous la forme *plût à Dieu que j'aimasse, etc.* Chapitre tout entier référé à Priscien, par un jeu de substitutions et d'équivalences régies par des règles contextuelles. Ainsi il faut dire *A la miene voulonté qe j'eymase* et non *qe j'eymeroe*.

Et énumère ainsi les diverses formes et emplois d'optatifs.

Suit l'étude des subjonctifs (ou conjonctifs). Comme le remarque l'éditeur, F.J. Hausmann : « Le subjonctif, tel que Meigret l'entend, comporte les mêmes formes que l'optatif, plus : j'aie aimé, j'aie eu aimé, j'aurai aimé, j'aurai eu aimé ». La définition de l'optatif est sémantique (« exprime un désir »), celle du subjonctif est syntaxique (« dépend d'une conjonction »). À la différence de l'indicatif, qui est indépendant, conjonctif et optatif sont liés à un élément conjoint. Système extrêmement complexe puisque les contraintes peuvent venir de la forme ou du sens. Et au § 23, il lui vient comme un doute :

Car pour néant se travaille l'architecteur de diviser les proportions et commodités d'un édifice se les raisons qu'il a déduites, touchant la propriété et nature des matières nécessaires à le dresser, ne sont reçues (75).

Précaution diplomatique puisqu'il lui faut assumer la complexité de ce système sémantico-formel en continuant :

Au regard des prétérits du subjonctif, il les a tous tels que l'optatif ; comme, *il m'a mandé q'incontinent qe j'aoroe reçu argent, je le luy envoyasse ; j'usse payé mon hôte, si j'usse u fet à tems.*

Tableau subtil et précieux, destiné à des lecteurs traducteurs désireux de vérifier la correction de leur texte plus qu'à des apprentis. Pour chacune de ces grammaires, la finalité de l'entreprise commande les modes d'analyse et d'exposition.

Complexité insupportable pour un militant pédagogue comme Ramus. Reprenant Meigret quelques années plus tard dans ses deux traités de 1562 et

1572, il tranche dans le vif : la caractéristique essentielle du verbe, pour lui, c'est d'être un mot avec temps, comme il le note dans sa *Dialectique*. Il s'ensuit que le mode est une valeur secondaire qui n'entre pas dans les fondamentaux. Cette démarche à la hache permet de présenter de la conjugaison du verbe un tableau purement morphologique. Ainsi du verbe *aimer* :

Ayme, aymes, ayme, aymons, aimes, aiment

Aime, aimes, aime, aimions, aimez, aiment

Aimeroie, aimerois, aimeroit, Aimerions, aimeriez, aimeroient.

Aimasse, aimasse, aimast, aimassions, aimassiez, aimassent. (87)

Etc.

Purement morphologique donc, ce qui conduira l'auteur à étudier de nombreuses variables. Tableau intégrable en un temps où l'art de mémoire est encore privilégié. Tableau qui suppose des extensions possibles dans la mesure où la connaissance du vocabulaire viendra à s'étendre. Tableau qui conduit à établir un ensemble de formes reçues aussi intangibles que celles du latin. Travail militant en un mot.

Le terrain est ainsi fortement déblayé avec ces trois grammaires, celles de Sylvius, Meigret, Ramus qui permettent d'envisager les problèmes de la modalité sous des angles différents selon les finalités de chaque grammaire.

Université de Paris VIII

Bibliographie

CORPUS (classement chronologique)

1. PALGRAVE, John, *L'éclaircissement de la langue française (1530)*, Texte anglais original. Traduction et notes de Susan Baddeley, H. Champion, Paris, 2003, 775 p.
2. DUBOIS, Jacques, dit Sylvius, *Introduction à la langue française, suivie d'une grammaire (1531)*, texte latin original. Traduction et notes de Colette Demaizière, H. Champion, Paris, 1998, 442 p.
3. MEIGRET, Louis, *Le Traité de la Grammaire française (1550)*, *Le menteur de Lucien. Aux lecteurs (1548)*. Édition établie selon l'orthographe moderne, subdivisée en paragraphes, annotée et augmentée d'une introduction ainsi que d'un index par Franz Josef Hausmann, Gunter Narr Verlag Tübingen 1980, 171 p.

4. DE LA RAMÉE, Pierre, dit Ramus, *Grammaire* (1572), Edition commentée par Colette Demaizière, Honoré Champion, Paris, 2001, 165 p.

OUVRAGES ET ARTICLES

CHEVALIER, Jean-Claude, 1994, *Histoire de la grammaire française*, PUF, Paris, Que sais-je, n°2901.

CHEVALIER, Jean-Claude, 1999, « La notion de verbe auxiliaire » *Langages*, 135, Larousse, Paris, éd. Hava Bat-Zeev, 22-32.

COLOMBAT, Bernard, 2006. « Les “accidents” du verbe. Les “genera verborum” et le subjonctif dans les premières grammaires françaises », in Jean-Claude Colbus et Brigitte Hébert, éd., *Les outils de la connaissance. Enseignement et formation intellectuelle en Europe entre 1453 et 1715*, Publications de l'Université de St-Etienne, 95-116. Voir surtout les pages 106 sv.